



Cité des arts

Le Média Culturel Varois

www.citedesarts.net

Numéro spécial - 2020

[f](#) [i](#) [citedesarts83](#)

Une année 2020 Spécial arts plastiques

PARTIQUES COMPLÉMENTAIRES AMIRINE

CHRISTINE HEITZLER
SANDRA MAURO
HUBERT MILLET

ATELIER GALERIE - 5 RUE DE LA RÉPUBLIQUE HYÈRES

 PCLAVITRINE



Charlott' - Seem to be in the air, 2020.

EDITO

Notre madeleine de proust.

Il paraît qu'au mois d'avril les musées rouvrent. Serait-ce maintenant, le début du fameux « retour à l'anormal » ?

Champagne ! Dans cette rétrospective Arts Plastiques, nous servons une coupe pleine d'admiration aux artistes et professionnels du secteur que nous avons eu la chance de rencontrer et qui ont tenu le coup en 2020, avec une bonne dose de prudence et de courage pour la suite (nous ne sommes pas dupes, on nous a déjà fait le coup de la réouverture...) et un soupçon d'amertume en faisant le bilan.

Après une année entière de confinements, de couvre-feux, d'adaptation, d'expositions virtuelles, d'annulations, de reports, de frustrations, d'isolation et de tous ces mots que nous souhaiterions oublier, Cité des arts décide de fêter le Nouvel An, l'air de rien, en plein mois de mars. Fuyons la réalité, ne nous laissons pas abattre : préférons le « black out » au « burn out » ! Attention, les tests antigéniques vont se faire à coup de cotillons dans le nez.

10, 9, 8, 7... En commençant le décompte, on se demande même depuis combien de mois nous n'avons pas fait de vernissages ? Les piques-assiettes nous manquent, le mauvais vin nous manque, même les discours lunaires nous manquent. On veut revoir la prof d'arts plastiques qui s'habille chez Desigual expliquer à sa voisine

Gisèle combien cet extincteur est érotique, on veut sentir l'odeur de la peinture fraîche et la sueur du régisseur à la bourre, échanger nos miasmes sur de vieilles cacahuètes et se laisser surprendre par le cri de l'artiste nu qui commence sa performance... C'est notre madeleine de Proust, version Métro.

Après ces taquineries, en réalité pleines d'amour, soyons honnêtes. Ce que nous voulons, c'est entrer dans une salle d'exposition, nous laisser traverser par des réflexions surprenantes et des émotions inattendues, découvrir de nouvelles formes, regarder le monde sous un angle différent, faire un pas de côté. En hommage à la marge, à la subtilité, à la nuance, à la liberté posthume.

C'est le moment des grandes résolutions.

En 2021, Cité des arts se bat (avec le sourire) aux côtés des artistes et des professionnels de l'art en leur donnant la parole pour défendre leur reconnaissance, défendre la diversité des pratiques, défendre ce secteur plus que jamais malmené, sa démocratisation et son évolution. Parce que tout combat commence par poser des mots.

Maureen Gontier

Expositions

De Juin à Octobre 2020
Galerie Ravaisou et
Quai Charles de Gaulle - Bandol

Daniel Van De Velde

A la croisée des arbres.



« Faire, c'est donner à voir, c'est alimenter de nouveaux regards sur soi, les autres et le monde. » Pour Daniel Van de Velde, l'art a quelque chose de vital. Poète, sculpteur, photographe et j'en passe, cet artiste nous invite à reprendre contact avec Mère Nature au travers de chaque nouvelle performance ou installation produite.

Vous travaillez sur différentes disciplines, la poésie, la photographie, entre autres, pourquoi avoir choisi ici de montrer des installations ?

Pour cette exposition à Bandol, la sculpture sera omniprésente. Surtout sur le Quai Charles de Gaulle où j'ai passé une matinée entière à m'imprégner du lieu. Dans la Galerie Ravaisou, les résonances sont particulières, il me faut adapter un ensemble d'œuvre s'harmonisant entre elles et avec le lieu. J'ai donc décidé d'y présenter un platane segmenté et évidé, comme vu lors de « Nuit Blanche 2018 » à Paris, ainsi que deux séries de photos et un ensemble de petites sculptures. Je me laisse encore la possibilité d'intégrer soit une série de poésies visuelles, soit un ensemble produit lors d'une résidence au Japon.

Votre travail autour de ces arbres répond-il à une préoccupation écologique ?

D'une certaine manière, oui. Je n'ai jamais fait abattre un arbre pour réaliser une œuvre. Les troncs sont déjà débités, ou ils ont succombé à une crue ou à une tempête, comme c'est le cas ces derniers temps. Ensuite, quand je creuse pour mettre à jour les cernes de croissance de l'arbre, aucun déchet

n'est produit. Les éléments extirpés du tronc s'utilisent en permaculture. Tous les procédés sont écologiques, les huiles et essences sont d'origine végétale. Je travaille en accord avec la nature.

Quel processus vous permet d'arriver à la forme finale de ces arbres évidés ?

Je commence par creuser les cernes annuelles de croissance de l'arbre. Je retire le centre de l'arbre et je vais vers sa périphérie. Sculpter c'est rendre l'espace/temps disponible. J'utilise des outils traditionnels : des gouges et des ciseaux à bois. Des outils vieux comme le monde mais qui renouvellent notre perception de l'arbre. Une fois segmenté et évidé, le tronc installé absorbe la lumière. Celle-ci représente l'énergie nécessaire à la croissance de cet arbre sur un certain nombre d'années, elle paraît fossilisée.

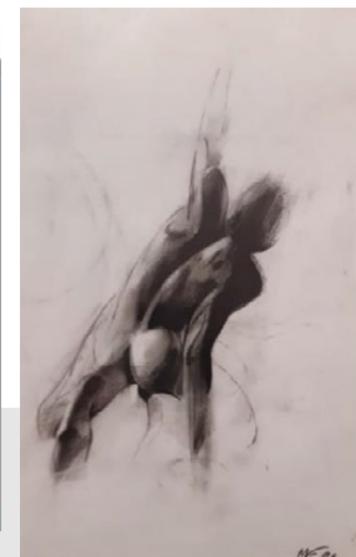
Le positionnement dans l'espace tient une place importante dans votre travail, comment travaillez-vous cette scénographie ?

C'est l'harmonie entre la sculpture et le lieu qui fait l'œuvre. L'installation est une question d'accord, comme en musique. Vous accordez l'instrument en fonction du son que vous renvoie le lieu. Il en va

de même pour mes sculptures. Je tiens compte des données architecturales, sociales et environnementales. Je cherche à combler les vides dans l'espace pour créer un dialogue entre œuvres, êtres humains et espace urbain.

Vous appréciez le travail de Francis Hallé, dont la conférence sur « L'intelligence des arbres » aura lieu quelques jours avant votre vernissage, à Bandol également. Qu'est-ce qui vous attire dans son travail ?

Son travail sur les arbres m'a fait mettre des mots sur ce qui était pure intuition chez moi. Je suis européen, les arbres constituent mon paysage familial. Pour Francis Hallé, l'arbre commence en Amazonie. Alors que nous commençons à peine à développer l'internet, les arbres, eux, sont en réseau depuis des milliers d'années déjà. Selon Francis Hallé, l'arbre prend vie par ses volumes périphériques : branches, feuilles et racines. J'aime son travail parce qu'il m'offre des outils pour formuler ma pensée. Il serait temps de commencer à partager la planète avec les arbres, qui étaient là bien avant nous.



Vente de tableaux au profit de l'Association La Cour des Miracles Compagnie

Du 23 février au 26 mars 2021

Du mardi au samedi 10h30 - 12h30 et 14h - 17h30

Vonick Laubreton, Michel Reboul et Michael Milburn-Foster se sont joints à David Mac Millan pour apporter leur concours à l'Association LCDMC. L'association réalise de nombreuses actions en faveur des enfants hospitalisés à Sainte Musse (Toulon) ainsi que des projets éducatifs où l'improvisation théâtrale est utilisée comme support majeur pour lutter contre les violences et le harcèlement scolaire.

Des œuvres accessibles à partir de 50 euros

Contact Galerie : David MAC MILLAN - Tel 06 08 56 85 22
21 rue Peiresc 83000 Toulon

Contact association: Laurent LAMOTTE – 06 50 46 46 86
Site web: www.lcdmc-asso.com

Portes ouvertes et respect de la distanciation sociale

LM Studio et Gabriel MARTINERIE présentent :

Histoire Naturelle

Créations Artisanales en Liège de Provence



Mobilier pour la maison et le jardin : Tabourets, Petits Bancs, Tables Basses, Nichoirs et Mangeoires à oiseaux, ...

Retrouvez moi à la galerie LM STUDIO,

5 bis rue du Portalet, 83400 Hyères.

Sur RDV et le vendredi 11, les samedis 19 et 26 décembre de 10h30 à 16h pour le retrait des commandes.

Gabriel MARTINERIE - Artisan créateur 06 65 65 35 48

histoirenaturelle.liege@gmail.com

 histoirenaturelle.liege



Arts Plastiques

Janvier 2020

Galerie l'Axolotl

Toulon



Léo Fourdrinier

La tête dans les étoiles.

Léo est un explorateur. Toujours à la recherche de la nouvelle inspiration, de la nouvelle énergie, cet artiste qui ne tient pas en place nous dévoile exposition après exposition son monde mêlant croyances mythologiques et psychoses. S'inspirant de son environnement et des rencontres qu'il fait lors de ses nombreux déplacements, ses œuvres défient notre entendement. Que faudrait-il lui présenter pour l'empêcher de créer ?

Quelles œuvres vas-tu présenter dans ton exposition « Pulse » à la galerie l'Axolotl ?

Je suis arrivé au Port des Créateurs en novembre pour deux mois de résidence. Pour ce projet, j'étais en correspondance avec Arthur LeSaux, un astrophysicien d'Exeter en Angleterre. Julien Carbone, qui m'accueille au Port des Créateurs, m'a également proposé cette exposition à l'Axolotl, pour présenter toutes mes productions réalisées pendant la résidence. La thématique est « Arts, sciences et nouvelles technologies ». Mais, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, je n'utilise pas de matériaux issus des nouvelles technologies, ou de numérique. En fait, je me suis basé sur les recherches théoriques d'Arthur. J'y ai cherché une source poétique, qui me toucherait, pour déterminer quel genre de matériaux utiliser et comment les travailler. Dans son laboratoire, par exemple, l'observation des étoiles est faite via le satellite Kepler. J'ai utilisé certaines de ces données transmises par le satellite dans mon travail. Comme ces diagrammes que j'ai fait graver sur du marbre. Ce n'est pas forcément une matière que l'on s'attend à voir lorsque l'on parle de « nouvelles technologies », mais

les minéraux m'ont toujours intéressé parce qu'on sait qu'ils gardent certaines données.

Quel a été l'avantage de cette correspondance avec Arthur LeSaux pour ton exposition ?

Arthur étudie un certain type d'étoiles présentant des anomalies de vibration lumineuse qu'on appelle « les étoiles déprimées ». La poésie évoquée par le nom m'a tout de suite inspiré. L'idée d'attribuer une émotion à une étoile pour souligner son anomalie est surprenante. Ces étoiles déprimées, en général, sont vieilles et pulsantes. Quand l'une d'elle vieillit, elle grossit et devient rouge. Le titre « Pulse » correspond aux travaux d'Arthur, à la pulsation des étoiles. Cela reprend aussi ma façon de travailler, de produire des œuvres, de réagir face aux matériaux... Je suis souvent guidé par mes émotions, des émotions pulsantes. C'était également un choix permettant de ne pas appeler l'exposition « Les Étoiles Déprimées », de garder un nom plus mystérieux.

Des particularités pour cette exposition ?

Je pense que c'est important qu'il y ait une évolution, car l'exposition dure trois mois et je n'aime pas les choses figées. C'est une exposition personnelle dans laquelle je

présente mon travail. Mais j'aime aussi travailler en collectif ou en duo : nous utiliserons donc une partie de l'Axolotl pour proposer une exposition collective, dont je serai le commissaire. Différents artistes seront invités pour proposer des œuvres en dialogue avec ces recherches sur les étoiles. Ca va s'appeler « Pulse System » à l'instar du système solaire. Pour finir, nous allons proposer la soundtrack de l'expo. Je parle d'oscillations et de fréquences, des termes que l'on retrouve en musique. J'ai donc pensé à créer une partie musicale. Arthur m'avait fait écouter le son d'une étoile mourante, représenté par des ondes lumineuses. Je trouvais judicieux de prendre cela comme matière première, et je l'ai proposée à trois groupes de musique : Marbre et Bara Bandai, des toulonnais et Adhémar, de Bruxelles. Je sais qu'ils en feront quelque chose de génial. Tout ça sera édité en vinyle, en collaboration avec le studio A2, qui s'occupera du graphisme et de l'objet. En tout cas, ce sera une exposition « Romantique et sexy » !

Philippe Granarolo

Philosophie et
Art Contemporain en harmonie.



Thém'art a pour ambition de réunir Art Contemporain et préoccupations philosophiques, autour d'un thème fort. Pour sa huitième édition, Philippe Granarolo, agrégé de philosophie et adjoint au Maire à la Culture de la Garde a choisi le thème « Harmonie ». Cela demandait une explication...

Pour cette nouvelle édition de Thém'art, vous avez choisi le thème d'harmonie, certainement en référence à l'état du monde actuel...

J'avais entendu quelques fois que je ne choisissais que des thèmes négatifs, crises, révolutions... Effectivement, je pensais que les thèmes négatifs suscitaient plus le débat et la créativité des artistes. Mais en étudiant ce thème de « L'harmonie », je me suis dit qu'il y avait plus derrière, comme l'harmonie des contraires, chère à Héraclite. L'harmonie, ce n'est pas le calme plat. Bien sûr, c'est un thème qui peut sembler provocateur dans une société où tout va mal, où l'on est en guerre partout. Pourtant, nous sommes tous en recherche d'harmonie, entre groupes humains, avec la nature. Au départ, j'ai entendu pas mal de protestations, mais les artistes se sont rapidement pris au jeu.

Qui sont les candidats et le jury de l'exposition ?

Le vernissage a lieu le jeudi 6 à 18h avec la remise des prix dans la foulée. Nous avons retenu une vingtaine d'œuvres, parmi la quarantaine de candidatures que nous avons eues. Je me fis entièrement à mon jury et nous avons des œuvres intéressantes. Certains artistes ont travaillé sur l'harmonie individuelle, d'autres

sur la nature, d'autres sur le thème de l'orient... Le jury est composé de Cyril Besson, de la galerie « L'éphémère » à Toulon, de Lydie Marchi, en charge des musées de l'agglomération Provence Verte, notamment Châteauvert, et de Jérôme Pantalacci, d'Art'O'Rama à la friche Belle de Mai à Marseille. Nous aurons comme chaque année des visites guidées de l'exposition le samedi, proposées par l'association Tinsel. Comme nouveauté, ils proposeront une visite spécialement destinée aux enfants. Nous aurons également la visite de scolaires. On tient à cette ouverture sur les enfants, afin de former la génération de demain. Et les enfants sont plus ouverts à l'Art Contemporain que leurs parents. En ce moment à la Galerie G est exposée la gagnante de l'année dernière, Delphine Chevalme.

Le samedi aura lieu un cycle de conférences...

Cette année, j'ai fait appel à deux femmes que je connais très bien, et qui sont souvent intervenues à La Garde. Valérie Dufayet, qui participe chaque année à mon café-philos, anime les rencontres « Phil'osons » à Marseille où elle travaille avec les enfants, et est professeure de philosophie. Elle nous parlera des sagesses d'Asie. Virginie Langlois, romancière,

conférencière, avec qui nous venons de co-écrire « Dessine-moi un chat de Schrödinger » va parler de mécaniques quantiques et d'harmonies de demain. Moi, j'aborderai la sérénité individuelle et les harmonies collectives. Par quoi faut-il commencer ? Si on écoute Lao Tseu, « un chemin de mille mètres a commencé par un pas », le premier pas est le plus important. Nous proposerons également des dédicaces et des ouvrages en adéquation avec le thème, en partenariat avec la Librairie Charlemagne. Cet après-midi-là, nous aurons également une démonstration artistique d'Aïkido, accompagnée de musiciens.

Vous proposez également trois films en rapport avec le thème au Cinéma Le Rocher...

« Système K » de Renaud Barret se passe dans la tumultueuse Kinshasha, on y suit des street artistes... « Botero », de Don Millar, nous montre l'œuvre et la vie passionnantes de l'artiste le plus exposé au monde. « Bonjour le monde », de Koehler et Serre, est l'adaptation de la série qui montre des marionnettes réalisées en papier mâché nous sensibilisant à la préservation de la faune et la flore.

metaxu

espace d'artistes

galerie - atelier



art contemporain
Toulon

EXPOSITION
Projet NOMADE
Charlotte Pringuey Cessac
mars/avril 2021

contacts

contact@metaxu.fr

www.metaxu.fr

www.vrrriment.fr

facebook : @metaxutoulon

instagram : @metaxu_un_festival_vrrrr

Expositions

Fevrier 2020

« Paysages en mouvement »

Galerie de l'école - Toulon

Raphaël Mahida-Vial

Apparence Paysagère.



Il existe une union imperceptible entre un espace commun et celui d'une installation circassienne. Raphaël est un artiste qui cherche à rendre concret le momentané. Il décrit l'impact des cirques sur le paysage, le schématise et finit par le virtualiser. Car, rappelons-le, le cirque est issu d'une démarche artistique hors du commun, que ce soit par ses représentations ou par son mode de vie.

L'exposition « Paysages en mouvement », sur laquelle vous êtes quatre artistes en collaboration, est née d'un projet de recherche qui entend interroger la notion de paysage au travers de diverses disciplines. Que pourriez-vous me dire à ce sujet ?

Cette exposition a été mise en place par le directeur des Beaux-Arts de Marseille. A partir de la quatrième année, les élèves des Beaux-Arts sont confrontés à une thématique, sous la forme d'un cours appelé « arc ». Ce cours est dirigé par des artistes intervenants. Nous sommes quatre et nous exposons en même temps à La Galerie de l'École à Toulon, qui sert aux anciens diplômés des Beaux-arts. Pour moi, cette exposition mêle pratique et théorie. Côté pratique, car c'est l'exposition de mon art, en lien avec les Beaux-Arts. Côté théorique car je m'en sers pour ma thèse dans le cadre de mon doctorat en Arts Plastiques et Sciences de l'Art à Aix-en-Provence. Le fait de pouvoir mener cet arc me permet aussi de me situer en tant que futur professeur aux Beaux-Arts.

Votre travail pour cette exposition, en lien avec votre thèse, est centré sur

les traces des circassiens, pourquoi cet intérêt ?

Ce qui m'intéresse le plus dans le cirque, c'est son installation. Ma thèse s'intitule : « Passage d'un cirque. Restes d'une apparence paysagère ». Elle est constituée de trois parties : avant l'installation du cirque, autour, et après. Ici à Toulon, on voit l'après. Une photo se duplique tout au long de ma thèse, celle du parking des plages du Mourillon, elle voyage, de par mes déplacements, grâce à internet et aux cirques également. Pour ce projet, j'entretiens une correspondance avec des circassiens autour du monde. En tant qu'artiste, je rends visible des paysages éphémères, auxquels nous ne faisons pas attention au quotidien. A La Galerie de l'École, on peut voir plusieurs projections : des vues aériennes prises avec Google Earth des traces d'installations, la projection d'une caravane, ainsi que d'anciennes photographies que j'avais faites. Mais je ne fais plus de photo maintenant, je les fais faire.

En parlant de photographie, nous avons pu voir que vous teniez un compte Instagram « HashtagToulon » qui regroupe des photos sur lesquels le hashtag a été mentionné, pourriez-vous

m'expliquer cette démarche ?

C'est une branche qui s'éloigne un peu de ce que je fais, mais pas tant que ça finalement. Je me suis retrouvé en résidence aux États-Unis et Toulon me manquait. J'ai donc créé ce compte Instagram (« hashtagtoulon ») pour collecter des images qui me sont envoyées par des toulonnais, ainsi que des gens de passage. Les internautes ont commencé à utiliser ce hashtag régulièrement, permettant d'agrandir la collection. Du coup j'ai pu publier une photo par jour, créant une communauté, et le compte est devenu une sorte de corpus alimenté de jour en jour. J'ai des correspondances du monde entier. Donc ce que je fais avec le #hashtagtoulon se relie à ma thèse, parce que ces correspondances sont éphémères, elles durent une journée en soi. Je fais aussi faire des photos aux circassiens, je les confronte à des choix, parce qu'ils savent que la photo sera exposée, ou projetée. La plupart du temps ce sont des projections car le côté matériel ne m'attire pas, et ça permet une économie de matière, tout en gardant le geste du photographe.



Benoît De Souza

Le feu du hasard.

La ville de Sanary nous donne de nouveau rendez-vous pour son exposition biennale « Le bonheur dans le hasard », consacrée au Raku. Technique de cuisson ancestrale, le raku a su trouver sa place dans le monde artistique grâce à sa spontanéité et son originalité. Cette année l'exposition comptera treize artistes qui souhaitent tous nous faire partager leur amour pour cette discipline ! Nous avons rencontré Benoît de Souza, l'un des artistes exposant depuis le début de la manifestation.

Quelle est l'origine du Raku ?

C'est une technique de cuisson japonaise réservée au départ à la traditionnelle cérémonie du thé. Les invités se regroupaient autour d'une table, chacun devait laver son bol, le remplir, et le tourner sept fois afin d'en apprécier les différents motifs, couleurs, textures et émaux. Raku signifie « le bonheur dans le hasard » car le feu, lors de la cuisson, s'improvise artiste en dessinant aléatoirement des craquelures sur les objets. Les artistes européens se sont emparés de cette technique et ont commencé à créer des sculptures. Les œuvres sont souvent assez grandes et construites en plusieurs éléments avec des collages, des ajouts, ce qui rend le risque de casse assez important. Mais ce qui me plaît le plus dans le Raku, c'est la surprise réservée au céramiste : on n'est jamais sûr du résultat ! Il y a un pouvoir de liberté dans cette incertitude.

Quelles œuvres trouvera-t-on dans cette exposition ?

Sanary est une ville très réceptive à l'art. Cela va bientôt faire une dizaine d'années que cette biennale

a été créée par la mairie en collaboration avec différents artistes. Nous voulions nous différencier du « Printemps des Potiers de Bandol », et surtout ne pas les concurrencer, et avons choisi le Raku. L'exposition porte sur des œuvres exceptionnelles de Raku, des pièces sculpturales uniques. Nous avons aussi des ouvrages professionnels, bien élaborés. Nous sommes installés dans l'Espace Saint-Nazaire où nous proposons également divers ateliers et démonstrations : les 11, 12 et 13 avril, les artistes cuiront des pièces devant le public, et les 1er et 2 mai, les visiteurs pourront créer et cuire leurs propres pièces pour ensuite les ramener à la maison ! Des œuvres brutes, abstraites et très contemporaines se côtoieront. Il y aura des céramiques réalisées avec des techniques d'enfumage, des sculptures animalières, des personnes, entières, ou seulement une tête, un buste ou un torse. Emmanuelle Not, par exemple qui a débuté la biennale avec nous, présente des œuvres monumentales, deux grands samouraïs, que l'on placera à l'entrée, car ils

attirent le regard. Certains artistes présenteront du Raku en forme de fleurs, de plantes et de souches. Mais nous serons aussi dans le fantastique avec des lutins et des gnomes.

Quelles pièces allez-vous présenter vous-même ?

De grands tableaux muraux en céramique. Je vais les réaliser avec des plaques de céramique Raku que j'intégrerai dans des grilles de fer à béton. J'y ajouterai des petits carreaux de céramique pour créer des bas-reliefs. J'ai aussi prévu de façonner des petits personnages d'inspiration intercontinentale. Ce seront des œuvres autour du métissage. Sur un même visage, nous voyagerons en Asie, Océanie, Afrique, Amérique... Ma démarche artistique est définie par ce métissage. Ma mère est française et mon père béninois. J'ai beaucoup voyagé dans mon enfance, forcément cela se retrouve dans mon art.

Arts Plastiques

Avril 2020

Le bonheur dans le hasard.

Espace Saint-Nazaire - Sanary

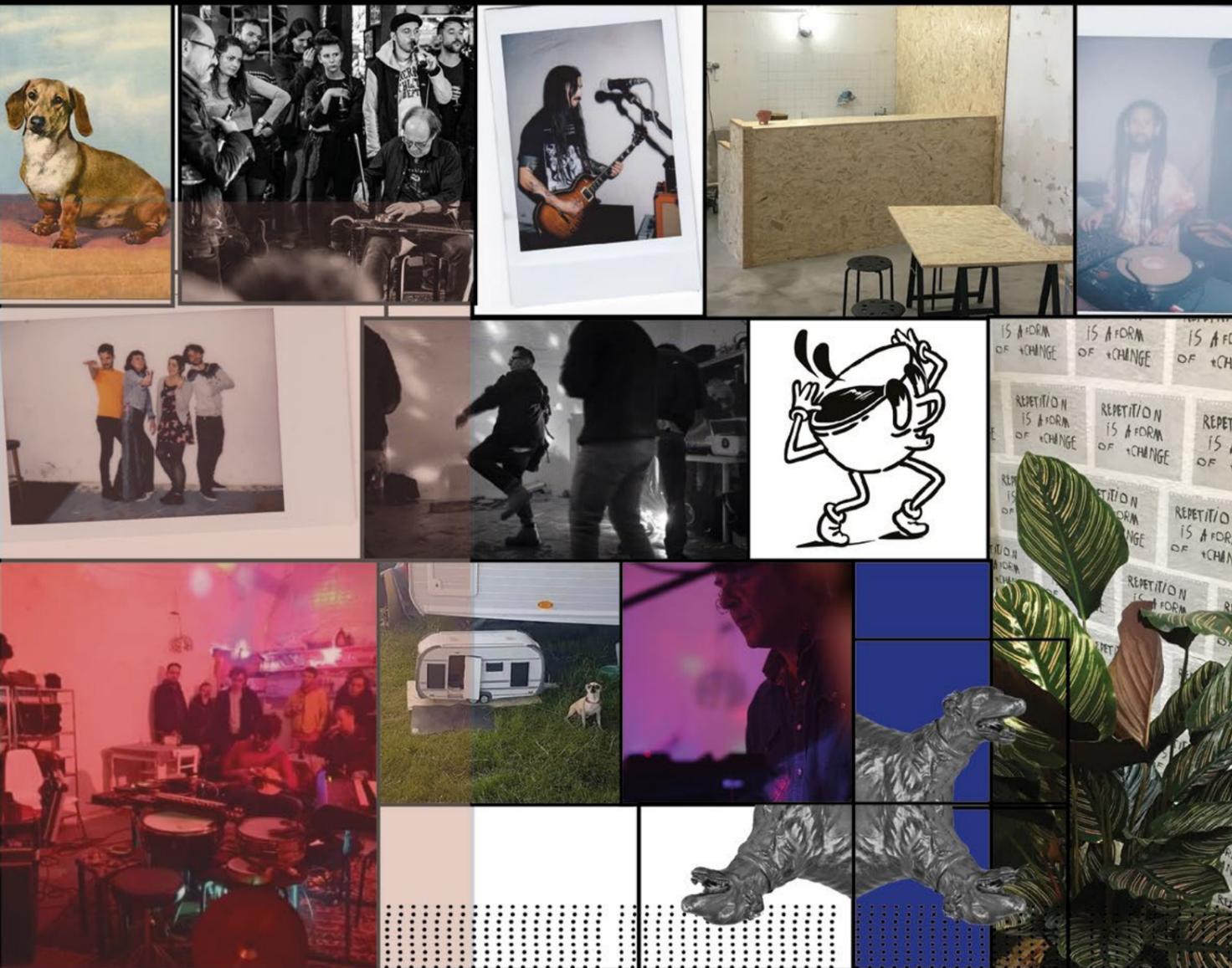


atelier d'artistes
lieu de recherches
sonores & visuelles
café associatif

www.villacool.org
contact@villacool.org
villa-cool.sumup.link

Porte d'Italie — 83000 TOULON

REPETITION
IS A FORM
OF CHANGE



Hildegarde Laszak

Mauvais genre.



Que ce soit à la Villa Cool ou dans son travail d'artiste, seule ou en collaboration, Hildegarde fait preuve d'une générosité hors du commun. Comme le montre cette vidéo qu'elle nous a offerts. Nous publions sans aucune retouche l'interview qu'elle a rédigée pour notre magazine.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de devenir plasticienne ?

C'est un truc d'adolescent ; je voulais ouvrir un bar ou devenir dessinateur. C'est bizarre parce que l'un est au contact des gens en permanence et l'autre est assez solitaire... Mes parents ont préféré me pousser vers l'art, qui faisait moins « mauvais genre ». J'aimais bien l'idée d'être artiste plasticien, pour le fantasme intellectuel bourgeois. Mais si je suis honnête, il n'y a que le dessin qui m'intéresse, et plus je vieillis, plus je me détache de la version actuelle de l'art contemporain, qui correspond trop peu à mes convictions personnelles. On pourrait en parler trois heures...

Dans tes dessins personnels, tu utilises un style et des thèmes assez provocateurs, pourquoi ?

Probablement pour faire « mauvais genre » – haha. En vrai, il y a en beaucoup qui ne le sont pas du tout, mais c'est plus facile de retenir ceux qui le sont. C'est une problématique générale de la lecture de l'image... Le vulgaire est une arme sociale, politique, quand la société abuse de l'émotion et de la bien-pensance pour justifier l'asservissement volontaire... Expérimenter la censure, pour un dessin, c'est violent. Depuis quatre ou cinq ans, ces sujets 'provocateurs' perdent un peu leur sens à mon goût ; où est le drôle de dessiner du cul quand douze meufs de vingt ans mettent le leur en photo sur les réseaux ? Les autres sujets à railler, pfff... il y a des dessinateurs qui se sont fait tuer avec des armes de guerre à Paris... Pas simple d'être bon dans ce contexte.

Sur quels projets travailles-tu en ce moment ?

Justement, pas de projets en cours en tant qu'artiste. Déjà parce que je ne gagne pas un rond avec. Les dossiers infinis pour faire des résidences, avoir des aides d'infrastructures, ça me gave. J'essaie de réfléchir à des formats qui pourraient être montrés en lien avec ces convictions dont je parlais tout à l'heure. Entre la parentalité, les jobs alimentaires et le job bénévole à la Villa Cool, le lieu associatif avec Jean-Loup Faurat, le temps file. J'ai du mal à développer une réflexion sociale, philosophique, et esthétique qui me semble qualitative. J'ai du mal à trouver une légitimité à ce que je fais. En attendant je continue mes petits dessins que je poste sur les réseaux sociaux. Ça crée une archive, je trouverai peut-être la bonne forme pour tout ça à un moment. Je m'essaie au tatouage, qui est sûrement la forme la plus radicale du dessin, une sorte de pollution visuelle consentie et définitive, avec du sang. J'adore.

Comme de nombreux artistes actifs locaux, tu sors de l'ESADTPM, que retiens-tu de cette formation ?

J'ai adoré cette période, 2002–2009 si je ne me trompe pas. Ça a beaucoup changé depuis, notamment les conditions d'admissions, on pouvait prétendre au concours sans le bac, ce qui a permis de vrais up à certains. Il y avait un manque de moyen évident pour les étudiants, mais la contrainte de l'économie est formatrice. Pour ma part, j'ai retenu qu'une belle image, qu'une belle technicité n'a pas vraiment

de sens sans ancrage. On était loin des réalités du job en sortant, c'était le début des réseaux sociaux... OK BOOMER ! Les subventions, les statuts administratifs, le réseautage, tout ça, on a du l'apprendre sur le tas en sortant, et on l'apprend encore. Ce que les écoles d'arts enseignent, la manière dont elles forment les étudiants, c'est une belle photographie de ce que la société attend du rôle des artistes dans la cité.

Tu travailles beaucoup en collaboration avec d'autres artistes, je pense notamment à la Cie Kubilai Khan, c'est enrichissant pour toi...

Evidemment, c'est toujours enrichissant de bosser avec d'autres artistes. Financièrement déjà. C'est vraiment agréable d'aller chercher chez les autres des qualités qu'on n'a pas. Frank, de Kubilai Khan, lit énormément et est très aux faits des évolutions sociales des différentes cultures, c'est une de ses qualités que je préfère. En ce moment, je dessine une pochette pour Hifklub, on verra si le projet aboutit mais Régis (le leader du groupe) est très précis, exigeant, c'est plaisant aussi pour se diriger quand j'ai tendance à tout prendre à la légère. Il y a plein d'artistes d'ici ou d'ailleurs avec qui j'adorerais travailler, et faire des pochettes d'albums ou de cassettes, c'est top.

Ambre Macchia

Artiste à profusion.



Ambre est une plasticienne qui a développé de nombreuses cordes à son arc, et est passée maître dans l'art de s'adapter au support. Elle nous détaille ses pratiques.

Tu exposes en ce moment au Phare sur le Port de Toulon...

Cette exposition au Phare est proposée à tous les anciens élèves de l'ESADTPM. Au départ, ce devait être une exposition personnelle, mais j'ai souhaité inviter ma camarade d'études Solveig Ancellet. Etant donné le format de l'exposition, j'ai dû m'éloigner de mes travaux habituels. Nous avons choisi une liste d'adjectifs et de noms communs, que nous avons associés aléatoirement. Puis chacune a fait son illustration de son côté. Lors de l'accrochage, nous avons joué sur l'ambiguïté, pour savoir si on pouvait reconnaître nos travaux. A la base je travaille plutôt sur mur, avec mon pinceau, mon encre de chine. Pour cette expo, j'ai utilisé uniquement la tablette graphique. Nous espérons que le public pourra aller la voir à la sortie de la crise.

Comment définirais-tu ton travail ?

C'est un travail de profusion du motif, à la base en noir et blanc, sur un mur blanc. Je mélange des techniques. Parfois, ce sont des formes plus picturales et abstraites, parfois plus figuratives, parfois c'est de l'ordre de la BD, d'autres, c'est plus personnel. En ce moment, je travaille beaucoup en relation avec l'actualité, notamment autour de la place de

la femme dans la société et de l'ambiguïté sexuelle. Un de mes travaux actuellement est pour un « jeu des 6 familles ». Les familles doivent être non genrées, alors on a plusieurs papas, plusieurs grands-pères, mais aussi des chiens, des chats... Pour chaque famille il y aura un illustrateur différent.

Il y a un érotisme très présent dans ton œuvre, avec un personnage récurrent ?

Ça, c'est sur Instagram : Patrique, une fille avec un sexe d'homme. Je poste beaucoup sur le thème du sexe sur ce réseau, mais je suis aussi très censurée, donc je me restreins. Ce que j'ai l'habitude de faire, c'est plus trash. Mon travail habituel est sur des tapisseries avec des motifs érotiques, mais qu'on ne reconnaît que de près. Je les imprime en lais, ou peux les encadrer en plus petit format.

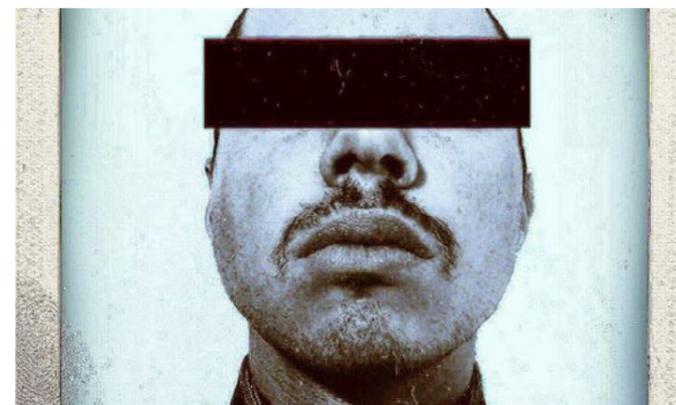
Quel fut l'apport de tes études en école d'art ?

J'ai fait trois ans à Saint-Etienne, en licence, puis cinq à Toulon pour le master. Huit ans en tout, je suis une sorte de doctorante en Beaux-Arts (rires). Bon, c'était un peu laborieux. Au départ, j'ai commencé en section graphisme, mais elle a fermé, et j'ai voulu continuer dans le packaging, la pub, en section design. Mais ça ne me correspondait pas, je me suis rendu compte qu'en art j'étais plus libre, c'était moins scolaire, et peut

être faisable. Il m'a fallu beaucoup de temps avant de comprendre ce que l'on attendait de moi. Je souhaitais me rester fidèle. Une fois que j'ai compris, j'ai été très contente des échanges avec les profs et les autres étudiants. A force de décrire et d'interagir, je me suis mieux comprise. Les profs aussi ont compris où je voulais en venir. Quand je suis arrivée à l'école, j'étais boulimique, d'où la profusion de motifs. Au départ, je dessinais sur des nappes, les remplissant entièrement, j'appelais ça des crises de dessin ! J'avais une incapacité à laisser un espace blanc.

Tes projets ?

Le Metaxu m'a demandé de peindre sur ses murs dès que possible ! J'essaie aussi de me recentrer sur mes projets personnels. Je souhaite créer des œuvres pour moi, sans les contraintes des expositions. Quand je suis chez moi, c'est sur tablette. Ou sur carnet, car je ne veux pas perdre le plaisir du travail manuel. Je travaille aussi avec l'Autre Compagnie de Frédéric Garbe, sur leurs lectures illustrées, pour le salon du livre ou leurs interventions dans les collèges. Dans ce dernier cas, j'illustre des histoires écrites par les enfants.



Ciyo

Artiste radical.

Ciyo a fait du pochoir et de la bombe ses armes favorites, avec lesquelles il prend régulièrement la parole dans des œuvres radicales. Évidemment, il a répondu à l'appel de la Galerie Lisa Yellow Korner, où vous pouvez retrouver plusieurs de ses œuvres.

Vous vous définiriez plutôt comme street artist ou artiste peintre ?

Je me définis plutôt comme un peu des deux. Pratiquant les deux activités même si la technique est sensiblement la même. Je pense qu'un street artist est avant tout un artiste peintre, le street-art n'étant qu'une sorte d'extension de cette pratique artistique. Tous les street-artists ont débuté avec un papier / pinceau et une feuille / toile avant de pratiquer la peinture murale. D'ailleurs pour la plupart, avant de créer une œuvre street-art, les artistes font un dessin préparatoire sur papier. Pour ma part le street-art me permet de toucher d'avantage de personnes que la galerie mais celle-ci reste ma plus grande source de rémunération.

Quelle est la genèse de ce projet avec la Galerie Lisa d'œuvres sur le Covid-19 ?

Exposant régulièrement à la Galerie Lisa, celle-ci m'a contacté, avec d'autres artistes, pour savoir si on désirait réagir par rapport à ce qui se passe actuellement en France et dans le monde, avec parution dans Var Matin. Ayant justement une idée de peinture, j'ai bien sûr répondu favorablement. Étant en confinement, j'ai donc

réalisé cette œuvre sur un mur chez moi et proposé la photo à la galerie.

Il est important pour vous d'être engagé quand on est un artiste ?

Tout dépend de ce qu'on entend par « engagé », mais à mon sens toute création à une forme d'engagement. Que ce soit un engagement politique bien sûr, mais ça peut être également un engagement artistique voire un engagement scientifique. Si nous parlons d'un engagement politique, je ne pense pas qu'il soit si important pour un artiste de l'être. Tout dépend de ce qu'il veut dire et de ce qu'il ressent. Un artiste sera peut être plus engagé sur la couleur ou la forme que sur le message en lui-même. De nombreux artistes n'étant pas engagés politiquement ont révolutionné le monde de l'art, et au-delà, en innovant et en s'engageant dans le style, créant ainsi de nouveaux courants. C'est d'ailleurs tout l'intérêt de la création, il n'y a ni limite ni obligation.

Sur quels projets travaillez-vous en ce moment ?

J'ai, bien sûr, toujours des illustrations en vente à la Galerie Lisa, et une exposition

à venir en septembre à la galerie Jacinte Moreno dans le 4^{ème} arrondissement de Marseille. En terme de street-art je travaille actuellement pour le projet Streetscience, coordonné par Pandaroo et l'association Attheya, et supporté en grande partie par l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) et l'Office Français de la Biodiversité (OFB). Ce projet consiste en la création d'un mur en réalité augmentée qui sera au cœur de Marseille. Il permettra grâce à une application de voir des éléments se déplacer lorsque nous pointerons notre téléphone sur la fresque. Le sujet principal étant la biodiversité marine et plus précisément le plancton. Évidemment avec ce qu'il se passe en ce moment les artistes sont particulièrement touchés et la réalisation des projets et expositions fortement ralentie. Pour toutes informations supplémentaires vous pouvez me retrouver sur les réseaux sociaux Facebook et Instagram.

Edith Donc

Peint l'humanité.



Edith a un atelier-boutique dans le parcours des arts de Hyères, avec Frédérique Baudin, céramiste, et Sophie Autran, créatrice couture. Vous pourrez y retrouver les pièces diverses de cette touche-à-tout qui aime s'essayer à tout type de support, des pavés de la rue au papier toilettes du moment qu'elle peut y exprimer son amour du dessin.

Tu peins avant tout l'humanité...

Je suis très sensible aux émotions qu'il y a sur tous les visages. Toute cette communication non-verbale que l'on y voit... Tout le monde dit que tout va bien, mais quand on regarde bien, on voit d'autres émotions au fond. Donc, oui j'aime les portraits.

Parle nous de ton œuvre Hey You, faite pour cette initiative de la Galerie Lisa Yellow Korner.

C'était une œuvre existante. Dans mon travail, je dénonce souvent la pharmacie, et tout le business autour. Mais que ce soit le H1N1, ou le COVID, quelle différence ? Et l'on voit qu'avec toutes ces infos, les gens sont dans l'émotion. Pour moi, le virus internet est aussi grave. On dit tout et n'importe quoi. Donc, j'invite tout le monde à vérifier ses sources. L'information aussi devient vite virale. Je fais pointer du doigt car toi aussi tu es peut-être porteur d'une mauvaise info. Et c'est un parallèle avec ce racisme envers les porteurs du virus que l'on voit... Avant je critiquais beaucoup la société de consommation. Mais nos craintes se sont réalisées, et là je n'ai plus envie de dénoncer,

mais plutôt de voir le positif. Tout ce qui arrive est palpable depuis des décennies, il n'y a rien de nouveau dans le capitalisme, donc j'ai envie de passer à autre chose.

Tu peins sur tout type de support, avec différentes techniques...

Oui, le PQ reste du papier, et du papier aussi noble qu'un autre, comme le papier cuisson. De même, qu'on soit homme d'affaires ou homme des cavernes, on reste un homme. Ce type de papier m'oblige à être un peu délicate, notamment au niveau de l'encrage. Quand je repasse sur papier classique, c'est plus facile. J'ai travaillé avec des tampons dateurs, du jus de plantes, mes doigts... Ça casse un peu la routine. On dit que les vrais artistes sont dans la recherche continue, mais qu'est-ce qu'un vrai artiste ? Du moment que ça répond à ce que je recherche, ça me va. Et là je cherche des trucs plus légers.

Tu sembles être passée du plus abstrait au plus figuratif, un peu à contre-courant...

On m'a toujours dit que je faisais tout à l'envers (rires). Au début de ma carrière, il y a aussi du figuratif, on reconnaît

des formes si on regarde bien. Au départ je détestais la peinture, pour moi, c'était stylo et papier. De la peinture, qui s'étale quand on l'applique, c'est déjà plus abstrait. Donc je l'ai utilisée comme une sorte d'exercice de colorimétrie. Puis quand je suis rentrée aux Beaux-Arts, on m'a fait repasser au noir et blanc ! Déjà à l'époque, malgré toutes ces couleurs, ce que je faisais était assez violent, il y avait déjà les masques à gaz. Je sentais déjà à l'époque ce qui se présentait à nous.

Des projets

Là je travaille sur les « Trognons sans visage », ces corps incrustés dans des troncs d'arbres. Je suis revenue aux culs et aux corps. Je ne réfléchis pas avant à ce que je veux créer. Je fais, puis je vois à quoi ça correspond. Mais j'aimerais bien tout mettre dans une œuvre. Là, j'ai les corps, sans tête, peut-être car je n'ai plus envie de me prendre la tête.

L'atelier-boutique d'Edith : Aux Arts etc...

5 rue du Temple à Hyères (centre ancien) - Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 18h30. [Lien Facebook](#)



Frédéric Buquen

Chasseurs d'images.

Fin observateur, Frédéric chasse à l'aide de son appareil différents détails et nous invite à redécouvrir, sous un nouveau jour, ces rues que l'on arpente au quotidien. Il a répondu à l'appel de la Galerie Lisa Yellow Korner de choisir des œuvres en rapport avec la crise actuelle.

Tu as choisi la street photographie en noir et blanc. Qu'est-ce qui t'a poussé à faire ce choix ?

J'ai toujours aimé regarder les photos en noir et blanc, c'est un esthétisme que je préfère à la couleur. Le message est mis en évidence car nous ne sommes pas pollués par la couleur, donc on se focalise mieux sur la scène ! Mon choix de faire de la street photographie vient du fait que j'aime voir de la vie dans chaque photographie que je prends. On trouve toujours un personnage vivant dans chaque scène.

On peut reconnaître notre belle ville de Toulon dans ton travail, est-ce que tu va plus loin parfois ?

Je prends mes photos surtout à Toulon. Je ne suis pas un grand voyageur et j'ai toujours aimé regarder ma ville et ses hauteurs. Cela fait vingt ans que j'habite Place Puget. Je

le répète souvent : mon plaisir c'est descendre les escaliers de mon immeuble et là commence mon aventure. Je fais de la photo les week-ends. Mon objectif est de mettre en valeur le banal et de montrer aux personnes ce qu'ils ne regardent pas forcément, ce qu'ils ne voient pas. J'ai toujours été observateur, je regarde les détails dans la rue. Et grâce à la photo je peux les mettre en lumière et les montrer à tout le monde. Je vais prendre un cliché d'un personnage qui passe dans une rue, d'un oiseau qui vole, d'une ombre au sol, d'un reflet dans une flaque, ce sont ce genre de petits détails que j'aime mettre en évidence dans mon travail.

En raison de cette pandémie, qu'est-ce que tu as choisi de nous présenter ?

Jean-François Ruiz m'a contacté récemment pour savoir si je n'avais

pas des photos qui pourraient illustrer la situation actuelle, ce fameux confinement. J'ai regardé ce que j'avais et plusieurs clichés pouvaient faire l'affaire. En effet, je mets souvent en scène un seul personnage, au milieu d'un vaste décor. Et c'est clairement ce qui se passe en ce moment dans les rues de Toulon. Avec mes photos, je n'avais que l'embarras du choix ! J'ai notamment choisi la photo d'un pigeon dans un escalator, qui semble descendre les escaliers, à l'image de l'être humain. Selon moi, cette photo illustre bien le fait que la nature reprend ses droits. Ici le pigeon va jusqu'à s'approprier ce que l'homme a fabriqué !

Charlott'

L'art de la pensée.



C'est entourée de ses grigris et de ses amulettes que Charlott nous livre ses secrets. Elle nous plonge dans son univers fantasmagorique en créant des œuvres inspirées des images, des couleurs et des formes en tout genre qu'elle conserve précieusement dans sa tête.

Parle-nous de cette œuvre « Seems to be in the air » en réponse à cette pandémie.

C'est assez difficile pour moi de mettre des mots sur ma peinture car ma façon de travailler est très spontanée. Lorsque j'ai appris que le virus avait une durée de vie de deux ou trois heures dans l'air, j'ai eu cette vision de particules flottantes autour de nous, invisibles. J'ai ressenti le besoin d'exorciser cette « chose ». Inconsciemment, j'y ai ajouté des couleurs. On y décèle une certaine acidité, les formes peuvent d'ailleurs faire penser à des bonbons. C'était probablement une manière pour moi de me rassurer vis-à-vis de cette nouvelle inquiétante. C'est un mélange de sensations et d'images, auquel j'étais confronté : une certaine douceur opposée à l'agressivité que représente ce virus.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de devenir plasticienne ?

Ce n'est pas vraiment une envie. Je me suis plutôt auto-proclamée plasticienne. Je peins depuis longtemps et j'ai pris conscience que j'aimais faire plein d'autres choses. On vit dans un monde où on nous dit : « Tu devrais faire ça et t'y cantonner, parce que les gens

vont être perdus si tu pars dans tous les sens. » Il te faut un fil conducteur. Mais si les gens sont perdus, ce n'est pas grave, car moi je me suis trouvée. J'ai arrêté de m'excuser d'être moi-même, d'obéir à certaines règles. Je fais ce que j'ai envie de faire au moment où j'en ai envie. En ce moment je fais du crochet, mais peut être que demain je referai du collage, du graphisme, de l'illustration ou même de la sculpture ! Si j'ai envie de faire de la peinture abstraite ou réaliste, c'est mon choix. De nos jours, on doit mettre des mots sur tout, alors je suis plasticienne car c'est le terme qui me décrit le mieux.

Tu te définis comme collectionneuse, et observatrice. Tes œuvres décrivent le monde qui t'entoure ?

Je suis complètement une collectionneuse. Chez moi, il y en a de partout et c'est ce qui me permet de me sentir bien. J'ai besoin d'être entourée de plein de choses. Chaque grigri, ou amulette comme je les appelle, me renvoie à un souvenir et m'apporte de la joie au quotidien. Je ne me verrais pas créer dans un endroit vide de tout, je me sentirais

paralysée. On peut dire que je suis collectionneuse aussi dans ma création. Je conçois mes œuvres avec des bouts d'images qui me reviennent en tête. Au fur et à mesure, j'assemble ces morceaux et le résultat varie selon ce à quoi je pense. Créer ça m'est vital, je le fais dès que je me réveille. Pendant que mon café coule je vais tomber sur une perle, puis un crayon et un papier et je commence à créer avant même que mon café soit prêt. J'accumule des quantités de choses de partout. C'est comme ça que je me sens bien.

Tes projets actuels ?

Je vais bientôt ouvrir un concept store/cabinet de curiosités au 24 rue Pijaud, à Sanary-sur-Mer ! Il s'appellera « Archétype » et vous pourrez y retrouver mes œuvres, il y en aura pour tous les goûts. Le concept de ce magasin sera basé sur l'upcycling, cette nouvelle mode qui donne une seconde vie aux objets, et dans lequel toutes les pièces seront uniques. Je ne veux pas en dire trop mais j'ai vraiment hâte de pouvoir vous le faire découvrir. [Insta du store](#) / [Fb du Store](#)

Quentin Nishi

L'art ambiant.



Etudiant à l'ESADTPM, Quentin Nishi cherche à créer un dialogue entre espaces et objets en tout genre. S'inspirant de l'environnement dans lequel il baigne lors de ses créations, cet artiste aux talents divers nous plonge dans un univers exotique et illusoire, mélange de couleurs et de décors chimériques.

Tu as réalisé une œuvre sur les volets du Metaxu en plusieurs étapes. Peux-tu nous en parler ?

Je m'intéresse beaucoup aux questions d'espace, aux lieux, à la façon de créer un dialogue avec eux. C'est important aussi que mon travail soit évolutif et qu'il y ait un geste de performance. Avant que je peigne les volets du Metaxu, il y avait deux photographies de Lola Querci. Je ne voulais pas effacer son travail et j'ai préféré repeindre par dessus. Tous les vendredis soirs du mois de février, je venais pour faire évoluer l'œuvre. Le but était de travailler à partir des photos de Lola afin de m'approprier ce projet. Chaque vendredi, je prenais des photos afin de conserver la progression de l'œuvre.

Pour ton exposition à la Villa Tamaris, tu as réalisé des œuvres spécialement pour l'occasion..

Nos deux professeurs Cédric Teisseire et Olivier Millagou nous ont proposés le workshop « Shining ». Nous avons passé une semaine en résidence avec les élèves des Beaux-Arts de

Toulon et ceux de la Villa Arson de Nice. Nous avons accès à des locaux dans lesquels nous avons quartier libre : les casser, utiliser le matériel à disposition. Je travaillais avec une amie de la Villa Arson, avec qui je fais souvent équipe. Nous avons travaillé dans une salle qui avait déjà été utilisée par deux artistes. Les murs étaient peints en jaune et orange avec de grands dessins d'animaux. Notre but était de réussir à s'imposer face à cet espace visuellement très fort. Nous avons créé des peintures murales pour jouer avec ce lieu. Le vernissage s'est passé la veille du confinement, ça tombait très mal.

Tu as souhaité nous faire partager un dessin sur le confinement. Pourquoi ?

Le confinement a été annoncé alors que j'étais à la Villa Tamaris. Pareil pour la fermeture de l'école. Je n'ai rien pu récupérer, tout est resté aux Beaux-Arts. Je me suis demandé ce que j'allais faire sans mon attirail. Je me suis donc lancé sur un travail que je ne fais pas souvent

car c'est assez long. J'ai mon ordinateur, et beaucoup de temps, alors je dessine sur Paint avec ma souris. Je me suis dit que j'allais proposer un dessin qui évoluera tout au long du confinement. Les storys sur instagram ne durent que 24h, donc tous les jours je poste des photos de ce dessin sur ma story. C'est un dessin évolutif dont le résultat final sera dévoilé à la fin du confinement.

Sur quels projets travailles-tu en ce moment ?

Excepté ce projet de confinement, je travaille sur une installation où je mêle différents travaux à des objets issus de mon environnement. Ils peuvent provenir de l'atelier, de mon quotidien, de l'espace où je me trouve. Par exemple, aux Beaux-Arts, quand je suis dans un atelier, j'inclus les objets de l'atelier, tréteaux, bâches, à l'installation que je présente. Je proposerais d'ailleurs ce type de travail pour mon diplôme normalement en fin d'année.

Minnie Lee Griffith

A découvrir d'urgence !



D'origine anglaise, Minnie Lee Griffith a grandi à Saint-Maximin. Armée de ses pinceaux et de ses poscas, cette jeune varoise de vingt-deux ans cherche à nous faire comprendre que ce sont nos imperfections qui nous rendent unique. Artiste intrépide, elle n'a pas peur d'élargir ses horizons afin de nous plonger dans sa propre vision d'un monde parfait. Vous ne la connaissez pas encore ? Il faut vite remédier à cela.

Quel parcours artistique as-tu suivi jusque là ?

J'ai toujours été intéressée par l'art. Je dessine depuis mon plus jeune âge et j'ai commencé à peindre vers mes quatorze ans. Après le Bac, j'ai fait une année aux Beaux-Arts de Toulon, mais ça n'a pas fonctionné pour moi. J'ai donc choisi de faire une pause dans mes études et j'ai débuté un service civique au sein d'une galerie d'art de Berlin. C'était une expérience enrichissante. Cette ville est très créative, on y trouve de l'art de partout ! J'ai été très inspirée. Là-bas, nous avons même créé un collectif avec mon frère : KollageKollectiv. Aujourd'hui, je suis en formation audiovisuelle avec le Cadase à La Seyne-sur-mer.

Tu peux nous parler de ce collectif berlinois que vous avez créé avec ton frère ?

Au début, nous proposons des ateliers de collage ouverts à tous. Nous allons chercher des magazines un peu partout, afin de créer de grands collages, avec la participation de tous ceux qui voulaient bien nous rejoindre. Ensuite, tous ensemble, nous allons dans la rue pour recouvrir les publicités avec nos travaux. On a aussi créé des installations avec

des matériaux recyclés : des vieilles télévisions, des écrans usagés et même de vieilles machines à laver. Encore aujourd'hui, on crée des installations visuelles pour des soirées et des événements. Le plus souvent c'est interactif ! L'été dernier, nous avons pu exposer l'une de ces installations dans la grande galerie londonienne « Saatchi ». C'était une expérience géniale.

Comment définis-tu ta démarche artistique ?

Quand je suis devant ma toile, c'est un moment d'intimité qui me fait me sentir bien dans ma peau. Je travaille à l'instinct, et ce qui en ressort peut dépendre de mes humeurs, principalement au niveau des couleurs. Je suis particulièrement touchée par les visages. Ils sont liés à tout nos sens, on peut ressentir tellement d'émotions passer à travers des yeux ! Dans notre société actuelle, tout doit être tellement parfait que ça en devient monotone. Je travaille beaucoup avec des couleurs vives. Je joue sur leur saturation, que je contraste avec du noir. Je réfléchis beaucoup à la perspective, j'aime déformer les visages pour les rendre imparfaits. Je pense qu'en tant qu'humain, c'est ce visage est ce qui nous touche le plus.

Tu travailles sur quoi en ce moment ?

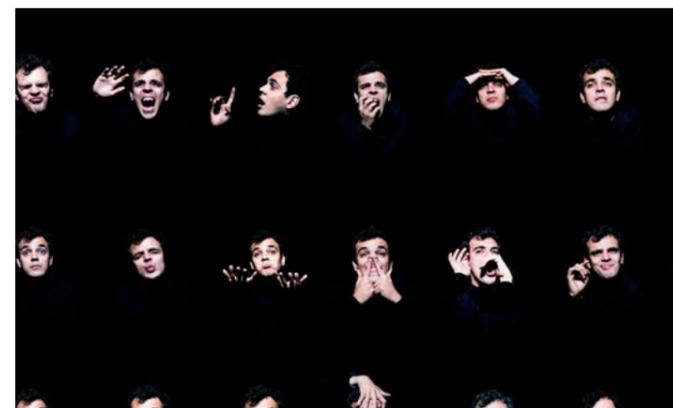
Sur des formats plus grands. Je commence à représenter des nus féminins également, en m'inspirant de Matisse ou de Cézanne, mais en y imposant ma patte. J'ai envie de montrer ces femmes qui sont parfaites avec leurs imperfections : courbes, poils, vergetures. Nous sommes dans une société où le modèle féminin est être mince, avec une peau parfaite, sans aucun poil. C'est tellement faux. Tous les corps sont différents, alors pourquoi la femme devrait-elle suivre une norme imposée ? Ça met énormément de pression, surtout chez les plus jeunes.

Des projets ?

Avec mon collectif, je travaille beaucoup sur les visuels et les animations. J'ai envie de donner vie à mes portraits et à mes toiles grâce à la 3D. J'y réfléchis encore, mais l'objectif est de faire un mélange de ces différents supports : mes œuvres, des projections visuelles et du mapping également ! Ça devrait bientôt arriver !

Zagros Mehrkian

Bonne année !



Zagros, ancien étudiant de l'ESADTPM, et lauréat de nombreux prix, est devenu récemment professeur de photographie dans son ancien école. Iranien d'origine, cet artiste hors-du-commun nous fait partager son univers. Allez, c'est l'heure : agougou !

Ton medium initial est la photographie, pourquoi avoir bifurqué vers la performance, la sculpture ?

Tout d'abord bonne année à tous ! Hé oui, en plein mois de mars ! Mais c'est le nouvel an iranien. Je tiens à préciser que je continue toujours la photographie. C'est ma passion. On a une très longue histoire la photo et moi. Mon père fut mon premier professeur. Il m'a offert un appareil Lomo quand j'étais enfant. J'ai participé à des concours photos pour les jeunes, et j'ai eu quelques succès. Ce fut un vrai déclencheur pour moi. J'ai fait un bac informatique, mais je continuais à faire de la photo tout le temps. Pour le stage obligatoire pour valider mon diplôme, j'ai travaillé en agence presse. Puis ils m'ont gardé, mais pas en informatique, au service photo ! J'ai quitté l'Iran par rapport aux événements politiques. A mon arrivée en France, je suis tout de suite rentré aux Beaux-Arts, pour apprendre la photographie artistique. Mais j'ai surtout appris que chaque medium a ses limites. Un artiste contemporain aujourd'hui doit penser « out of the box ». N'importe quel support peut nous permettre de nous exprimer. Je trouvais que les performances étaient très adaptées à ce que je souhaitais exprimer, en intégrant des vidéos,

de la photo, ou de la sculpture...

En quoi la situation politique de ton pays d'origine influence-t-elle ton travail ?

Je viens du journalisme, surtout politique. Je m'intéresse à l'histoire de mon pays. Mais aussi à celle des autres pays. J'ai beaucoup travaillé avec des immigrants, notamment au cours du projet de recherche de l'ESADTPM, en jumelage avec d'autres écoles : « migrations, murmurations ». J'ai interrogé de nombreux migrants dans ce cadre. Pour moi tous les artistes sont engagés. Certains sont engagés vers l'art, d'autres vers l'humanité, vers la vie. Et certains comme moi ont un engagement politique.

Tu as beaucoup travaillé sur la thématique du langage, pourquoi...

J'ai décidé de quitter mon pays en six mois, donc je n'ai pas vraiment eu le temps de bien apprendre le Français. Je connaissais uniquement quelques phrases types. C'était un grand handicap pour moi. Alors avec mes colocataires on a inventé un langage, à base d'onomatopées. Pour manger on disait « Agougou », et on y associait des gestes. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé à quel point le langage était fondamental. L'art en lui-même est un langage. D'ailleurs le

Master s'appelle Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique.

Des projets ?

Avec le confinement, on produit et on a le temps de réfléchir à ce que l'on veut créer. Je pense à une nouvelle performance, autour de la torture et de la liberté d'expression. Dans l'art, on fait, on défait, on refait. Je travaille sur quelques sculptures aussi, des moulages d'expressions du visage en cire. Un artiste à une nécessité de créer. Giacometti pendant la deuxième guerre mondiale, voyageait beaucoup, et ne pouvait pas faire ses sculptures habituelles. Il a donc créé des œuvres en bronze qui pouvaient tenir dans une boîte d'allumettes. J'aime cet exemple.

Tu es aujourd'hui professeur à l'ESADTPM...

J'ai beaucoup apprécié mon cursus. Je souhaite d'ailleurs remercier vivement le directeur Jean-Marc Avrilla qui m'a fait confiance. J'ai appris beaucoup de choses. Cette école c'est chez moi. Et les professeurs sont des exemples pour moi. Ils m'ont poussé à aller plus loin. Aujourd'hui quand j'enseigne, j'essaie de mettre en place une continuité avec leur travail.

Jean-François Ruiz

Un retour à des valeurs de proximité.



Dès l'annonce de confinement, les commerçants de la Rue des Arts ont dû fermer boutique. Mais il a fallu rebondir rapidement pour faire face aux charges qui couraient, et chacun a fait preuve d'initiative. Heureusement, avec le déconfinement, ils ont pu rouvrir avant les autres acteurs culturels. Jean-François, dirigeant de la Galerie Lisa Yellow Korner, et désormais coordinateur communication de la rue, nous détaille leur situation.

Comment cette période a-t-elle été vécue par les commerçants de la Rue des Arts ?

Après toute crise, il y a un regain, un sursaut de créativité. Comme un graphiste qui, quand il est proche de sa deadline, trouve la bonne idée au dernier moment. Le cerveau s'adapte à la situation. Nous avons dû nous demander comment continuer. Certains commerçants ont créé des boutiques en ligne, d'autres, comme nous, ont fait des livraisons sur Toulon et sa périphérie, les restaurants ont créé des menus spéciaux. Devant le fait accompli, nous avons eu le temps de faire des choses que l'on n'avait pas faites auparavant. De notre côté, on a monté un projet avec quelques artistes pour qu'ils nous proposent des oeuvres en rapport avec la crise. (disponibles en ligne sur le site internet de Cité des Arts : www.citedesarts.net nldr).

Comment se passe la réouverture ?

Il y a beaucoup d'initiatives des commerçants de la rue. Ca reste compliqué, sachant qu'on ne peut pas organiser

de vernissage, les réunions ne pouvant pas dépasser dix personnes, sauf sur les terrasses des bars. Après le 22 juin, on espère pouvoir organiser des événements plus importants. Nous, à la Galerie Lisa, nous sommes extrêmement satisfaits par rapport à l'année dernière, nous avons fait un beau mois de mai. D'une manière étonnante, on a constaté une vraie nouvelle clientèle. Nous avons moins de visiteurs, mais ceux qui rentrent viennent pour acheter. C'est la vraie nouveauté de l'après-Covid, les gens ont pris le temps de réfléchir à des projets d'aménagement d'intérieur. Nous proposons à la galerie un service de visioconférence, pour ceux qui ne veulent pas encore se déplacer. Ou alors, le client peut nous envoyer une photo de son mur, et nous lui positionnons l'oeuvre pour qu'il visualise le rendu. La plupart des clients préfèrent tout de même se rendre à la galerie. Dans tout ce qui est art et décoration, on ne remplacera jamais le conseil et l'accueil du commerçant. Egalement, le consommateur

local n'a jamais été aussi important, on se tourne vers les producteurs et les commerçants locaux, c'est une bonne nouvelle. Dans la rue, nous avons des créateurs : AV Bijoux, Aeternel, certaines boutiques proposent des vêtements français. De notre côté, nous proposons quelques artistes locaux, comme Monsieur Z, ou Alex Z. créations depuis peu. Depuis l'ouverture de la galerie, nous avons énormément mis en avant les locaux. En ce moment, nous avons une série de photos de Laurent Dequik sur Toulon, qui marche très bien. Nous voyons que les varois gardent un amour pour leur région. D'ailleurs, dans cette lignée, nous avons une très belle exposition sur les murs de la Rue des Arts de photos de Marius Bar, qui s'appelle « Mon Toulon ». Elle a malheureusement été accrochée juste avant le confinement, mais vous avez jusqu'à fin juin pour la voir.



La ville de Bandol, dans un souci de rendre sa liberté à l'art, a choisi de mettre en place une semaine consacrée au Street Painting. A cette occasion, les artistes de la Compagnie HO, à l'origine du festival international de Street Painting de Toulon qui a dû être annulé cette année, habilleront les murs et les sols de la ville avec leurs couleurs, poésies, motifs et dessins en tout genre !

Cet été, la ville de Bandol a choisi de mettre en place une semaine spéciale Street Painting. Dans quel cadre cette semaine a-t-elle lieu ?

Pour commencer, nous sommes très reconnaissants envers Bandol qui met un point d'honneur à valoriser l'art dans son ensemble, dont le street art. Cette semaine de Street Painting a pour but d'animer les rues et de faire découvrir la nouvelle promenade du Quai Charles de Gaulle, maintenant que les travaux sont terminés, par le biais d'un parcours street art. Le Ministère de la Culture a déclaré 2020 année de la BD. C'est donc le thème que nous avons choisi pour notre semaine spéciale. Les artistes présents ont tous participé au Festival International de Street Painting de Toulon, dont plusieurs ont été primés. Il y aura de la qualité et beaucoup de diversité : chaque artiste offre un univers très différent. Au sein du parcours, chacun aura son propre espace pour valoriser et dévoiler son univers au public, et le long du Quai Charles de Gaulle, tous les artistes auront au moins deux portraits à faire. Egalement, Loïko et Mister Icol bénéficieront d'une place particulière afin de vous présenter leur spécialité, le graffiti.

Quel est le programme de la semaine ?

Le public pourra interagir avec les artistes et avec la ville. Il y aura des fresques 3D, des dessins éphémères, des fresques au sol ou murales. Un atelier de libre expression sera ouvert aux enfants près de l'Office du Tourisme. Près de la Place du Marché auront lieu plusieurs animations : un work-shop sensibilisera le public au dessin au sol, une fresque évolutive sera peinte sur deux ou trois jours par Edith Donc, Emmeline Line et Tomax Poum, et nous créerons un hastag pour la plus grande fresque afin que tout le monde puisse prendre une photo et la poster sur les réseaux sociaux. Tomax Poum nous fera aussi découvrir des noms historiques de Bandol sur les murs de la ville : Jacques-Yves Cousteau, Katherine Mansfield, Auguste et Louis Lumière, Raimu, Paul Ricard ou encore Joseph Ravaisou...

Quels sont vos autres projets ?

Nous menons des actions pédagogiques pour sensibiliser le jeune public et avec des communes créons des fresques murales. Nous commencerons également bientôt à organiser le Festival International de Street Painting de Toulon de l'année prochaine. Quant aux artistes, ils aident à monter des salons ou des

expositions comme celle de Roger Boubenec qui vient d'avoir lieu à la Maison du Cygne de Six-Fours.

Vous êtes connus internationalement, comment avez-vous acquis cette notoriété ?

Au départ, nous étions un festival avec peu de moyen mais les artistes venaient et participaient avec plaisir et c'est leur engagement qui nous a permis de nous développer. Nous avons commencé à faire des partenariats avec l'Italie, le Mexique, l'Angleterre et l'Allemagne. En 2010, nous étions le premier festival du genre, désormais un second existe à Oyonnax dans l'Ain. Nous réfléchissons à devenir partenaires pour mutualiser les coûts de voyage de nos artistes. Ces partenariats, surtout à l'international, sont très importants. C'est ce qui permet aux artistes de la région toulonnaise de gagner en visibilité et de découvrir les travaux et techniques de peinture au sol de différentes cultures. Nous avons lancé un programme d'échange culturel en 2011 et ça nous a permis d'envoyer déjà une vingtaine d'artistes au Mexique ou en Italie, entre autres

La Compagnie HO

Du street art pour redécouvrir Bandol.

Juan Carlos Suarez

Dénoncer l'écocide.



Juan Carlos est colombien, et vit au sein d'une nature exceptionnelle qu'il a choisi de représenter au travers de sa peinture. Nous pouvons retrouver ses tableaux, au niveau de détail époustouflant, dans la Rue des Arts, à la Galerie Créations Tropicales. Malheureusement, cette nature est menacée, alors il s'engage...

Comment est né ton amour de la peinture ?

Depuis tout petit, j'étais fasciné par la nature, les forêts. J'adorais les dessiner. J'ai commencé à étudier aux Beaux-Arts, dans un cursus classique : la peinture à l'huile, l'aquarelle... J'ai la chance de vivre à Salento où se trouve la magnifique vallée de Cocora et ses palmiers géants. J'ai continué après mes études à dessiner cette nature, ces palmiers. Malheureusement je me suis aperçu entre temps que tout n'était pas aussi rose. Notre nature est mise à mal, notamment à cause de l'extraction de métaux précieux. J'ai donc commencé une série qui s'appelle Eco-cidio (Eco-cide nldr), qui traite du réchauffement climatique, de la déforestation, du plastique, des sujets écologiques en général. C'est une protestation silencieuse, au moyen de mes tableaux. Je me suis réuni avec d'autres artistes pour renforcer la lutte. Nous nous servons notamment des réseaux sociaux pour faire passer nos messages.

C'est important pour un

artiste d'être impliqué socialement, de lutter pour faire changer la société ?

Nous protestons à travers notre art. Grâce à lui, nous pouvons protester de mille manières, à travers des thèmes universels. Malheureusement, l'être humain détruit la planète par soif de pouvoir, soif d'argent. Mais il faut penser au monde que nous allons laisser à nos enfants. Je veux attirer l'attention du public, qu'il prenne conscience de ce qui se passe.

Comment crées-tu des œuvres aussi détaillées ?

Tout d'abord, je me rends dans la forêt. Je fais beaucoup de photos, je touche les arbres pour sentir leur texture... Puis je revois les photos, je m'en imprègne, j'en fais une sélection, je reconstruis un paysage et je commence ma peinture. Il y a environ vingt ans que je fais cela. Je m'oblige à peindre tous les jours. Quand vous voulez peindre avec ce niveau de détail, la discipline est très importante. Egalement l'endroit où vous peignez, la tranquillité, l'ambiance du lieu.

Qu'est-ce qui te plaît autant

dans ces thèmes naturels ?

Ce qui m'entoure. J'ai la chance de vivre dans un pays où la nature est magnifique. Je vis à quarante minutes de cette vallée de Cocora célèbre dans le monde entier. J'ai beaucoup peint les forêts, et il me semblait naturel de peindre aussi leurs habitants. La Colombie est le pays où il y a le plus de races d'oiseaux au monde. J'adore toutes ces couleurs. Cela me rend heureux de peindre autant de beauté. Mais un jour que je peignais un superbe paysage, j'ai entendu à la radio que l'on parlait de déforestation. Cela m'a donné envie de faire quelque chose pour lutter contre cela.

Quand tu as commencé tu t'imaginais vendre tes œuvres internationalement, dans des pays comme la France ?

J'ai surtout commencé à peindre pour faire connaître la Colombie à travers mon art. J'aime travailler avec la Galerie Créations Tropicales. Là j'ai envie de travailler autour du café, et de la goyave. Je vais lui faire des propositions dans ce sens-là.



Tous les deux ans, Sanary réalise une grande exposition d'été autour d'artistes issus de l'art singulier, intitulée « So Funny ». C'est d'autant plus bienvenu en ce moment pour les locaux et les touristes de découvrir une exposition qui souhaite amener de la gaieté dans notre vie. Nous avons interrogé Virginie Martin responsable des affaires culturelles de la Ville de Sanary et en charge de l'exposition.

Comment est née cette exposition ?

C'est la dixième édition de cette biennale, organisée à Sanary en période d'été. Nous invitons dix à quinze artistes à venir présenter leurs œuvres. « So Funny » car ce sont des artistes qui ont une vision joyeuse, ludique, qui égaie le quotidien, et à cette période, une exposition comme ça est très bienvenue. Ce sont des artistes qui se regroupent autour de ce que l'on appelle l'Art Singulier. Autour d'une thématique commune, ils arrivent à développer des œuvres très personnelles. C'est une exposition qui attire en moyenne cinq mille personnes, la période estivale étant propice à ce genre de démonstration artistique. Tout a démarré il y a dix ans, à partir de la phrase de Brancusi, qui disait : « ce qui a vraiment un sens dans l'art c'est la joie, vous n'avez pas besoin de comprendre, ce que vous voyez vous rend heureux ». Tout est là.

Quels artistes présentez-vous cette année ?

Nous aurons onze artistes présents : APIGNAT, Fouschy Valérie Descat, François Disle, Jean-Roger Izorce, Camille Jacobs, Huguette Machado Rico, MADAMSTEFF, Nicole & Aude, Isabelle Planté, Marie-Hélène Roger, et Jean-Louis Salvadori. Ils

travaillent sur différents médiums et techniques : peinture, sculpture, et même crochet ! Ce sont des artistes qui viennent de toute la France, avec un toulonnais : Jean-Louis Salvadori. C'est une bonne manière de redémarrer, après cette longue période de fermeture. Une des artistes a d'ailleurs été inspirée par celle-ci et présentera des masques, à sa façon. Nous choisissons les artistes, en essayant de faire une sélection qui soit la plus éclectique possible. Ils profitent d'un temps d'exposition plus long que la moyenne. Pendant cette période-là, nous avons un public de sanaryens, mais aussi beaucoup de vacanciers qui viennent visiter la ville.

Quelle est la politique d'expositions à Sanary ?

La Culture est le premier budget de la ville, et les expositions nous tiennent énormément à cœur. Nous avons trois salles d'exposition dans l'Espace Saint Nazaire qui fait mille trois cent mètres carré, et présente une exposition tous les mois. Après So Funny, nous aurons une exposition sur le pastel, puis Arlette Bernard, de la galerie « Espace Castillon » de Toulon, viendra nous présenter un certain nombre d'artistes qu'elle expose. C'est une manière de s'ouvrir à d'autres structures de la région.

Malgré la crise, vous avez également réussi à proposer un calendrier d'animations important...

On a prévu vingt-sept soirées entre juillet et août. Elles se dérouleront sur le site de l'Esplanade, en raison de l'état d'urgence sanitaire. Nous avons mis en place un système pour pouvoir accueillir le public, avec notamment le port du masque et une jauge réduite. Ce sont principalement des concerts, avec des styles très variés, des tributes, du pop-rock, du jazz, l'éventail le plus large possible. Nous aurons en moyenne trois concerts par semaine : mardi, jeudi et samedi, parfois d'autres jours en plus. Nous avons privilégié des groupes régionaux afin de les soutenir. Nous aurons entre autres Aïoli, une soirée celtique, de la soul, Eric Baert, imitateur, les Shoe Shiners, un plateau avec les finalistes de The Voice et la tournée « Route 83 » le quinze août. Nous proposerons également de la musique classique avec Emmanuel Bertrand au violoncelle et Pascal Amoyel au piano. Pour le moment le marché nocturne est maintenu, avec les mesures de distanciation sociale qui conviennent.

Virginie Martin

L'art de la joie.

Anne Wendling

AZIMUT, la liberté à l'horizon.



Née Avenue de Liberté quelque part un 17 juillet, Anne Wendling ne s'encombre pas d'informations conventionnelles et répond aux questions qui lui plaisent. Avec ses grands yeux clairs et son allure décalée, elle nous parle de sa future exposition au Telegraphe et nous raconte l'histoire déroutante de son personnage aux multiples visages : celle d'une artiste un peu « perchée », comme elle s'amuse à le dire.

Quand a commencé ta carrière d'artiste ?

Après avoir grandi à Marseille, j'ai commencé par être comédienne dans les années 70 avec les Mirabelles, une bande de travelos. Puis, je me suis lancée dans la création textile et graphique à New-York, j'y ai fait des performances. Ensuite, je suis devenue styliste, costumière à Paris et j'ai fait des « strip-tease à côté de la plaque ». Je suis partie vivre en exil dans la forêt, puis à Bruxelles quelques années, où j'ai découvert les écoles d'art. Ce moment crucial m'a amené à retourner dans le midi dessiner des arbres et sculpter des mauvaises herbes : « ce qui pousse sur les murs et repousse les murs ».

Ton parcours sort de l'ordinaire, qu'est-ce qui t'anime autant ?

La liberté ! D'ailleurs, j'ai aussi eu deux ateliers de chaudronnière-soudeuse. Le métal a été une passion depuis toute petite, il est lié à mes souvenirs d'enfance. Avec mes soeurs, nous récupérons de longues bandes d'aluminium brillantes pour en faire des robes. C'était notre façon d'échapper à un quotidien austère et de devenir des fées hors d'atteinte. Le métal est lié à ma découverte de la féminité, ce

qui peut paraître assez paradoxal. À la fois contraignant et souple, il symbolise pour moi la façon dont les femmes ont toujours eu l'intelligence de s'adapter.

Peut-on dire que ta pratique artistique est engagée ?

Je milite autant pour les femmes que pour les migrants et tout ce qui me révolte. C'est toujours stimulant d'aller contre les règles. Les interdits m'attirent. Après une rétrospective à la Seyne-sur-mer, j'ai rencontré le collectif « L'autre c'est nous » et j'ai dessiné des portraits de migrants. Ces rencontres ont été une vraie leçon d'élégance et de respect mutuel. Pour moi, l'art est politique et l'artiste a une fonction importante dans notre société. C'est un passeur, un témoin et dans les moments de grâce, un révélateur.

Comment l'idée d'une exposition au Telegraphe est-elle venue ?

J'ai découvert ce lieu encore en travaux un soir d'été, par hasard. Nous étions plusieurs à écouter cet inconnu nous accueillir, François Veillon. Dans ce qu'il disait, il y avait autant d'espace et de lumière que dans son bâtiment, une place à la rencontre. L'idée de revenir dessiner ce qu'il s'y passait est venue tout naturellement. Trois mois à raconter le chantier

sur mes feuilles de papier brun. Puis François m'a fait confiance et j'ai commencé une résidence de deux ans dans la tour du Telegraphe à chercher, fabriquer, rêver. Avant de quitter le lieu, je voulais le remercier en faisant une « exposition-traversée », à l'image de mon expérience, traversée par les bruits du monde.

Quelles oeuvres vas-tu nous présenter pour l'exposition AZIMUT ?

Nous allons investir tous les espaces du Telegraphe avec une dizaine d'anciennes et de nouvelles oeuvres. Mes Fétiches, des peintures sur acier qui questionnent le rapport entre la mémoire personnelle et collective à travers des scènes d'enfance ; les Plumes, que j'ai réalisée à la fin de mon expérimentation avec le métal et qui est la première oeuvre où je me suis servie de la pesanteur ; L'alphabet, une exploration sur le langage ; ou L'horizon jusqu'aux bords, une installation de peintures sur lits de camp en hommage aux héros actuels que sont les migrants, les saints d'une odyssée contemporaine.

Maureen Gontier



Jean-François est en charge de la communication de la Rue des Arts de Toulon. Pour le dernier jeudi Be Arty de la saison, et pendant tout le week-end, les créateurs et commerçants de la rue ont souhaité apporter un peu de sourire aux toulonnais en fêtant dignement la fin de l'été à travers différents événements artistiques. Alors on s'y retrouve !

Malgré la situation les commerçants de la Rue des Arts ont souhaité inviter le public pour une belle fête !

Bien sûr, la situation ne permet pas d'organiser une manifestation d'envergure. Mais les cafés, restaurants, artistes, créateurs, galeries de la Rue des Arts ont souhaité célébrer la rentrée en organisant une fête liée à l'art, pour fêter dignement la fin de l'été. C'est un contexte où tout le monde en a besoin. Ce n'est pas parce qu'on porte le masque qu'il faut arrêter de sortir. Nous avons décidé de nous battre et de nous mobiliser en vous apportant des animations dans une ambiance festive. Nous avons souhaité nommer cette manifestation : « Fêtons la Rue des Arts ». Tout comme l'année dernière la rue va se parer de ses plus belles décorations.

Peux-tu nous détailler le programme ?

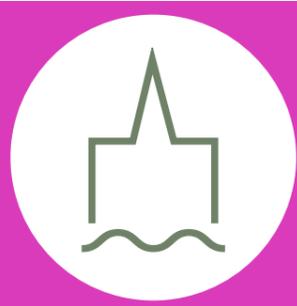
La fête démarrera le 17 septembre à l'occasion du dernier jeudi Be Arty de la saison, et se terminera le 19 à 19h30. Sur le site internet de la rue des arts, rubrique agenda, vous pourrez découvrir le programme complet.

Nous retrouverons bien sûr les habitués vernissages reconnus pour la qualité des artistes, des ateliers participatifs, des dégustations et une ambiance musicale avec une nouveauté : nous diffuserons la musique d'artistes locaux dans toute la rue, car pour nous il est important de nous inscrire fortement dans le paysage culturel local. Nous avons déjà un programme d'événements important et différents partenaires. Le CAUE lancera son exposition « Percevoir. L'intime des paysages du Var » à la Galerie 15 le 17. Le Pôle nous proposera du théâtre de rue avec « Histoires cachées » du Begat Theater, le 19 à 18h30, et Cité des Arts, votre magazine préféré, convie tout le monde à un cocktail des partenaires à la Galerie Lisa Yellow Korner, le 18. Bien sûr, et avant tout de nombreux événements sont proposés par les commerçants de la rue. La galerie Zétoil des mers présentera un atelier de sensibilisation, avec l'association Les Robinsons, sur le thème « La mer commence ici... », avec une projection et un concert. Ma petite chocolaterie proposera une animation autour du chocolat et un concert du violoncelliste

Jean-François Ruiz

Fêtons la Rue des Arts.

Florian Astier le jeudi. Luzia Art shop animera un atelier calligraphie le samedi après-midi. Muse collection aura un vernissage et un shooting photo le vendredi. De même Créations tropicales nous proposera un vernissage et une dégustation de bouchons réunionnais. Quant à nous, à la Galerie Lisa Yellow Korner, nous aurons un vernissage de l'artiste David Bordage le jeudi, et il sera présent le vendredi également pour le cocktail Cité des Arts. Il présentera ses billets personnalisés, ainsi que ses découpes au scalpel de personnages mythiques. Egalement, dans toute la rue, nous faisons venir dix street artistes qui vont décorer les jardinières ! Toujours dans cette volonté de mettre en avant le local, nous aurons aussi des compagnies locales d'arts de la rue qui animeront cette belle fête. Enfin, l'association Luciole Protection Environnement présentera un atelier découverte et participatif sur l'écologie. Nous vous réservons encore de belles surprises, alors venez participer et tous ensemble « Fêtons la Rue des Arts ».



Retrouvez notre
nouvelle série de vidéos
ESSENTIEL
Sur notre chaîne YouTube
Cité des Arts Var



#3 - Relo
Rappeur



#4 - Laurence Recchia &
Luc Benito
En 2021, Toulon célèbre Félix Mayol

Et téléchargez les fonds d'écran offerts par une
sélection d'artistes plasticiens
Sur notre site
www.citedesarts.net



Avec sa voix de petite fille, John Deneuve répond à nos questions et nous déstabilise par la légèreté qu'elle dégage. Progressivement, nous glissons confortablement dans son univers : là où les pistes sont brouillées.

Qui est John Deneuve ?

Un homme blanc hétéro d'une cinquantaine d'années qui joue au Monopoly avec des vrais billets... ou une femme artiste lesbienne handicapée avec une cape d'invisibilité qui peint avec ses pieds. J'ai grandi avec beaucoup de super-héros et j'avais envie de créer un anti-héros face à la norme, à la pression sociale, la culpabilité, la peur, le mérite. Toutes ces notions imposées par notre société patriarcale, capitaliste et judéo-chrétienne dans laquelle nous sommes plus nombreux à être des « minorités ». J'ai choisi un pseudonyme qui représente des icônes : John, l'icône américaine et Deneuve, l'icône française.

As-tu déjà commencé à réfléchir à ce que tu avais envie de présenter au Metaxu ?

Oui, je vais investir l'espace sous forme d'autels mexicains de la fête des morts. L'esthétique se situe à la frontière entre l'art primitif, la transe et les codes séduisants de la culture populaire. Je laisse toujours une part d'ambiguïté quant à la signification des objets que je présente. Le spectateur interprète ce qu'il voit à travers ce qu'il a appris. Dans mes installations, on

est désorienté, on sent que tout est absurde, il n'y a pas d'explication claire. Pour cette exposition, je m'intéresse toujours aux minorités, mais du côté du handicap. Je propose une réflexion sur le validisme. Encore une fois, mon travail n'est pas frontal, je pointe indirectement un sujet, toujours sur le fil, parce que je ne cherche ni à être militantiste, ni provocatrice. Le soir du vernissage, je ferai une performance avec mon groupe Bain de minuit. Je mettrai en scène mon corps avec une bande-son électronique et l'artiste Olivier Le Falher qui jouera de l'orgue.

Pourquoi le sujet du handicap t'intéresse-t-il particulièrement ?

A trente ans, j'ai eu un accident. Avant, je faisais de la vidéo et des installations. Mais là, j'étais tout le temps couchée, alors je me suis mise à faire de la peinture. C'est à ce moment-là que ma pratique a changé. J'ai fait des sortes de logos colorés, un peu trash, en cherchant la régression, à déconstruire pour m'affranchir des limites et des fondements. Je suis artiste et personne non-valide, il y a peu d'artistes qui travaillent là-dessus. On n'intègre pas les personnes non-valides et on

ne prend pas les histoires dans leur ensemble. On est super en retard en France à ce niveau. La majorité des gens qui ont des handicaps invisibles galèrent pour être intégrée.

Ta pratique est protéiforme. Qu'est ce qui lie ton utilisation de l'installation, de la performance, de la vidéo et du dessin ?

Dans mon travail de performances, je parle de la question du genre et du féminisme. Je me transforme, me déguise, je m'amuse. Le but, c'est d'avoir un espace de liberté. Mon boulot est très régressif, il y a un rapport à l'enfance. C'est un travail de lâcher-prise intuitif qui paraît presque innocent. Je fais aussi du son depuis toujours, je compose sur ordi. Pour les vidéos et les performances, il y a toujours une base de musique électro-techno, mais je peux parfois créer un instrument un peu ridicule avec des objets que je trouve. J'interroge la société du spectacle, la société de consommation et je joue avec l'esthétique des mass media, de la pub. Le résultat, c'est beaucoup de paillettes !

Maureen Gontier

Exposition

Octobre 2020
Vela Club Galerie
Port de Toulon

Maureen Gontier

Une galerie flottante et itinérante.



La Vela Club Galerie est née d'une rencontre autour de la passion de l'art contemporain. Celle de Fleur Martinat et Maureen Gontier. Elles nous proposent un concept novateur, pour des soirées qualitatives, qui mêlent différents plaisirs : visuels, auditifs, gustatifs... Le tout sur de superbes vieux gréements.

Quel est votre parcours et comment est née cette idée ?

Fleur est une aventurière, sur terre et sur les mers. Elle est artiste plasticienne depuis quinze ans et a exposé à Paris et en Europe. Elle est revenue à Toulon, il y a six ans, dans le but de découvrir la voile afin d'emmener l'Art sur la mer. Aujourd'hui elle est marin confirmé avec un brevet de capitaine 200. Quant à moi, j'ai une licence en Arts Plastiques, un master pro en Histoire de l'Art Contemporain et un en Scénographie d'Exposition. Cela fait bientôt dix ans que je travaille dans des structures d'art contemporain, entre Marseille, Rennes, Metz, Lyon et maintenant le Var. J'ai travaillé à la programmation au MAC de Marseille, au Centre Pompidou-Metz et au Casino Luxembourg. Je suis revenue il y a deux ans dans la région, pour travailler à la Fondation Carmignac, puis au Telegraphe. Aujourd'hui, je travaille en indépendante. Le projet Vela Club Galerie est né de notre rencontre. Nous nous connaissons déjà, notamment par le Telegraphe. Elle cherchait à réaliser des projets dans la culture, et en discutant de

son expérience de skipper et de peintre, je lui ai demandé pourquoi elle ne montait pas des expositions sur des bateaux. Elle m'a proposé de créer le projet avec elle, et ainsi est née cette galerie flottante et itinérante. Nous proposons des soirées artistiques sur de vieux gréements avec un artiste plasticien et un musicien, dans le but de faire passer un bon moment artistique au public autour d'un buffet de bons produits locaux, et une dégustation de bons vins de la région.

Qui invitez-vous pour cette seconde édition ?

Comme pour la première édition, qui a été un franc succès, nous serons sur le JLDA, dans le port de Toulon, voilier classé au patrimoine maritime, et dirigé par le capitaine Cédric Viard. Pour la première, nous avons Moussa Sarr, artiste performer réputé. Là nous partons sur une pratique plus accessible avec l'artiste Eva Schwager, qui a notamment exposé dans une galerie du Marais. de très belles toiles abstraites tissées avec des fils de coton et de lin. Elle choisit de superbes couleurs qui s'inspirent des paysages du sud. Le public

pourra acheter ses œuvres, c'est facile à exposer chez soi. Un de nos buts est de faire se mélanger des amateurs d'art, avec une jauge de soixante personnes, qui reste intime. Nous avons quatre heures devant nous pour échanger et passer un agréable moment. Eva invite DJ Orbe, une jeune musicienne qui fera un set en fin de soirée, et nous faisons venir le très prisé violoncelliste local Martin Pincho, membre du groupe Flashing Teeth. Côté buffet, nous sommes en partenariat avec Terres Promises, très bon vin local, Martini, et Bière de la Rade. Un ostréiculteur viendra jusqu'à nous, ouvrir ses huitres devant les convives. Enfin nous aurons en quantité de beaux plateaux de fromage et de charcuterie.

Vous avez déjà prévu les prochaines éditions ?

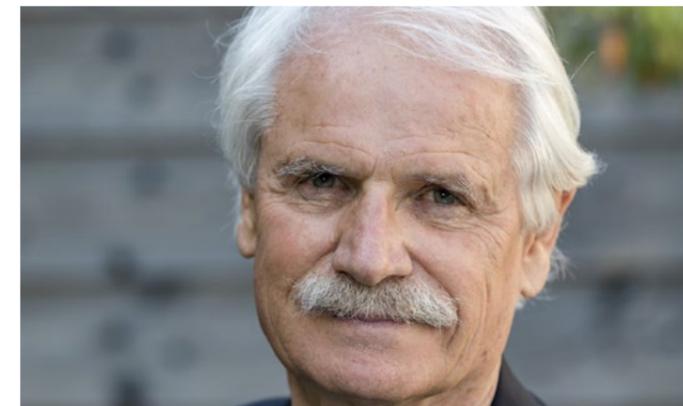
C'est un projet itinérant. Nous souhaitons le développer sur la côte méditerranéenne. Depuis le déconfinement, de nombreux artistes contemporains viennent s'installer dans le Sud. C'est le moment à saisir pour développer nos projets arts plastiques. Toulon est très actif, Marseille également.

Photographie

Octobre 2020
« Planète Océan »
Le Liberté, scène nationale - Toulon
La Villa Tamaris - La Seyne-sur-mer

Yann Arthus-Bertrand

Rendre compte de la beauté du monde.



Nous connaissons tous Yann Arthus-Bertrand pour ses photos aériennes et ses superbes documentaires sur l'environnement et l'humanisme. Il est à l'honneur dans notre département ce mois-ci, dans le Théma « Passion Bleue » du Liberté Scène Nationale et à la Villa Tamaris.

Quelles œuvres présentez-vous dans l'exposition

« Planète Océan » au Liberté Scène Nationale ?

Nous présentons des photos dans le hall. Les miennes et celles de Brian Skerry. Elles sont toutes liées au thème de l'océan. La sélection a été faite par les équipes du Liberté, en accord avec les miennes.

Qu'est-ce qui fait votre fascination pour les océans ?

J'ai plus une passion pour la nature, dont les océans font partie. Je suis spécialiste de la réflexion sur le monde. Côté océan, je ne fais pas de plongée sous-marine, donc je m'enlève beaucoup de choses. J'ai beaucoup photographié tout ce qui sort de l'eau : des îles, des bateaux... Je suis peintre de la marine également, j'ai donc été autorisé à photographier sur leurs bateaux. Je suis fasciné par les gens qui vivent sur l'eau, les marins, les pêcheurs... On sait aujourd'hui que l'on connaît mieux la surface de la lune que le fond des océans. Malheureusement, ce sont aussi d'énormes poubelles ou l'on jette tout ce qui nous embête.

En tant qu'homme d'image, photographe et réalisateur, il vous paraît indispensable de révéler l'état du monde ?

Tout journaliste normal se doit d'être militant dans sa zone d'influence. On doit faire avancer le monde. Je

me sens plus journaliste qu'artiste. On a tous une responsabilité sur le monde de demain, que l'on ne doit pas laisser aux politiques.

Comment voyez-vous l'état du combat écologique aujourd'hui, celui que vous avez commencé avec votre Fondation Good Planet dès 2005 ?

Il est déjà perdu. L'écologie est une utopie. Comment lutter contre la croissance, dont l'on dépend tous ? Va-t-on y arriver ? En tant qu'homme, qu'est-ce qu'on est capable de changer ? Mais il n'est pas question de baisser les bras. Nous devons avoir une conscience amoureuse du monde comme le dit le pape, bien que je ne sois pas religieux. Que l'on parle des abeilles, de la biodiversité, des réfugiés, c'est le même combat. Quant à la fondation, c'est un lieu formidable avec de nombreuses installations différentes : une école de cuisine, un escape game sur le carbone, une ruche géante. On passe des films, on a des conférences : Matthieu Ricard vient d'ailleurs d'en donner une très intéressante. C'est très holistique, car les problèmes du monde sont infinis. Le temps est révolu où l'on ne pouvait parler que d'un seul problème, comme la mise en danger des oiseaux.

Comment est née l'envie de prendre ces photos vues du ciel ?

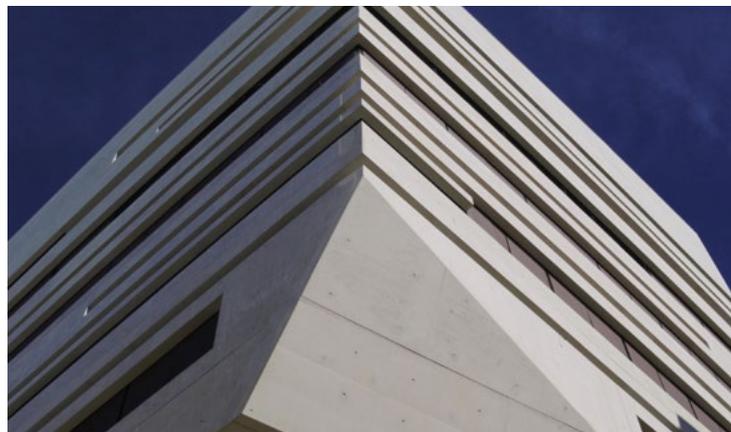
J'étais pilote de montgolfière, je baladais des touristes. Il est important pour moi de passer à travers le prisme du territoire. Aujourd'hui tout le monde a Google Earth, mais à cette époque-là, c'était nouveau. Je souhaitais rendre compte de la beauté de la nature et du monde.

Parlez-nous de l'exposition Legacy à la Villa Tamaris

C'est une rétrospective de ma carrière, avec cent cinquante photos. Nous, les photographes, sommes des opportunistes. Bien sûr, il y a une démarche artistique, on essaie de comprendre ce que l'on photographie. Finalement, je n'ai pas photographié tant de sujets différents. En même temps que « La terre vue du ciel », je voulais photographier les français, et cette série je la continue, alors que « La terre vue du ciel », je suis allé au bout. Je n'ai plus envie de prendre l'hélicoptère, alors que travailler sur les gens continue de me passionner. J'ai essayé de travailler en profondeur, mais ça reste de la photo, comme un photographe de mariage. Ils font un travail très important, un travail de mémoire. Dans cinquante ans, on le regardera avec un autre œil.

Jean-Marc Avrilla

Un fleuron de l'enseignement à Toulon.



Le quartier de la créativité et de la connaissance de Chalucet à Toulon est terminée. Et son fleuron, le nouveau bâtiment de l'École Supérieure d'Art et de Design TPM va ouvrir ses portes aux étudiants. Jean-Marc Avrilla, le directeur de l'établissement nous présente en détail cette superbe réalisation.

Ce bâtiment est-il un symbole de la nouvelle place de l'art à Toulon ?

Déjà, c'est le bâtiment que l'on voit en arrivant à Toulon, notamment par le train. C'est aussi le bâtiment emblème, avec la chapelle, de ce nouveau quartier Chalucet, deuxième pôle universitaire du centre-ville, avec Kedje, Camondo, notre école d'art, et la médiathèque. L'école prend une nouvelle place dans la ville et dans le paysage de l'enseignement supérieur. L'ESADTPM a été créée en 2011 sur les fondements de l'École Municipale des Beaux-arts. C'est un projet porté par Hubert Falco, maire de Toulon, mais également président de TPM. Il inscrit fortement l'enseignement supérieur artistique dans le paysage de l'enseignement supérieur toulonnais. En entrant dans le giron de la Métropole, nous nous sommes inscrits dans sa politique à long terme sur la place de la formation et de la jeunesse dans la ville. Nous sommes désormais au premier plan et nous souhaitons continuer à développer notre place dans la ville. Notamment, grâce à nos espaces d'exposition : le grand hall au rez-de-chaussée et la galerie des balcons. Nous souhaitons également intensifier le lien avec l'ensemble des autres établissements d'enseignement supérieur, alors que nous sommes déjà très liés avec d'autres structures culturelles

telles la Villa Noailles ou le Liberté Scène Nationale. Nous avons un outil exceptionnel, qui nous place au premier plan aux niveaux régional et national, avec des plateaux d'étude, mais aussi des ateliers qui occupent la moitié du bâtiment, des ateliers matière et des plus classiques, le tout relié au numérique. Nous pensons l'articulation de nos outils académiques et des technologies nouvelles. C'est un signe très fort lancé à la communauté artistique au niveau national. L'enjeu, pour nous, est de répondre par un rayonnement important. Côté historique, l'enseignement artistique à Toulon a trois cent quatre-vingt un ans d'existence, fondé sous l'impulsion de Puget notamment. Il est passé des mains de la Marine à celles de la ville puis de la Métropole, mais c'est la première fois que nous construisons un bâtiment qui lui est dédié.

Qu'est-ce que cela change pour l'institution et les élèves ?

Tout d'abord, nous aurons un espace plus important pour travailler et les artistes ont besoin d'espace. Ensuite les ateliers tiennent une place particulière pour offrir aux étudiants de meilleures conditions de travail. Nous articulons les techniques traditionnelles, par exemple la gravure ou la sérigraphie, avec les technologies contemporaines. Notre école est résolument tournée

vers le futur sans oublier les savoir-faire traditionnels. Également le quartier dans lequel nous nous insérons. Se trouver dans un pôle universitaire permet aux étudiants et aux enseignants de mieux s'intégrer. Ils profitent du centre-ville, de la médiathèque, du Musée d'Art de Toulon, du jardin... Pour l'école, cette proximité avec TVT ou Camondo, deux institutions avec lesquelles nous avons déjà des liens, est particulièrement intéressante. Nous allons encore les développer que ce soit au niveau des technologies avec TVT ou de projets communs d'enseignement avec Camondo, telles des masterclasses communes. L'espace d'exposition est également superbe, avec trois cents m² d'espace en plus pour présenter le travail des diplômés et développer un pan pédagogique autour de l'exposition. Cela permettra également de sensibiliser la population toulonnaise à l'art. Toujours dans ce registre social, nous allons encore plus développer notre action avec le lycée Beaussier, qui vise à sensibiliser des lycéens de zones moins favorisées et à leur permettre d'accéder à l'enseignement supérieur.